

La tolérance et la norme dans l'expression nationale écossaise au XVIIIe siècle : l'anglais face aux langues vernaculaires

Pierre Carboni

Volume 32, numéro 1-2, printemps 2000

La tolérance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501264ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501264ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de littérature, théâtre et cinéma de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carboni, P. (2000). La tolérance et la norme dans l'expression nationale écossaise au XVIIIe siècle : l'anglais face aux langues vernaculaires. *Études littéraires*, 32(1-2), 175–183. <https://doi.org/10.7202/501264ar>

Résumé de l'article

L'entreprise de rénovation culturelle suscitée par les Lumières écossaises comprend également une recherche sur les principes du discours et de la composition. Confrontés aux conséquences mutilantes de l'intégration politique, nombre de penseurs écossais du XVIIIe siècle (Adam Smith, William Robertson, David Hume) tentèrent de définir des critères de clarté et de correction. Leur souhait était de soutenir l'ambition de l'Écosse à participer à l'établissement du nouvel idiome britannique, conçu comme l'aboutissement inévitable et prometteur de l'Union. En raison de la montée en puissance de l'anglais par rapport aux langues nationales écossaises (Scots et gaélique) comme instrument de communication internationale, cet effort normatif fut réinterprété par la suite comme une entreprise intolérante d'anglicisation. Pourtant, tout en recommandant l'utilisation efficace d'un anglais de communication (à tel point qu'ils espéraient dépasser les Anglais dans le maniement de l'anglais en éradiquant leurs propres scotticisms), ils défendirent également l'emploi des langues et des traditions vernaculaires en littérature. Dans les dernières décennies du siècle, ils sensibilisèrent le public aux poèmes d'Ossian, puis encouragèrent l'expression conjointe en anglais et en Scots de Robert Burns dans ses poèmes et chansons. L'utopie caractéristique des Lumières qu'ils entretenaient d'élaborer une langue abstraite universelle, bien loin de prêcher l'intolérance linguistique, contribua en fait à créer les conditions propices à la réapparition et à la plus large diffusion d'une voix " naturelle " et déjà romantique, ouverte à l'expression nationale et personnelle.



LA TOLÉRANCE ET LA NORME DANS L'EXPRESSION NATIONALE ÉCOSSAISE AU XVIII^e SIÈCLE : L'ANGLAIS FACE AUX LANGUES VERNACULAIRES

Pierre Carboni

■ L'histoire culturelle écossaise du XVIII^e siècle offre l'exemple intéressant d'une ambivalence entre un effort collectif visant à l'établissement d'une norme linguistique et un véritable regain d'intérêt pour les langues vernaculaires : le gaélique (qu'on appelle à l'époque *Erse*) utilisé par les populations d'origine celtique du Nord-Ouest et des îles, et le *Scots language* couramment pratiqué par les populations de souche anglo-saxonne du reste du pays. Cette apparente contradiction ne doit pas surprendre, car elle n'est en réalité, comme on s'efforcera de le montrer ici, que l'une des manifestations d'un syndrome culturel écossais beaucoup plus général, que Gregory Smith diagnostiquait au début du siècle comme « l'antisyzygie calédonienne » (Smith), et plus récemment que David Daiches définissait comme « le paradoxe de la culture écossaise » (Daiches, 1964).

En matière d'antisyzygie, l'événement fondamental (et même fondateur) des Lumières écossaises ou *Scottish Enlightenment* consiste du point de vue historique en une réunion des contraires : le mariage longtemps annoncé et toujours différé de l'Écosse et de l'Angleterre. En mars 1707, le contrat est signé, scellant une destinée commune dont le point de départ remonte à 1603, époque à laquelle les deux royaumes — déjà rapprochés de fait par le choix du protestantisme — furent placés à la suite d'un accident dynastique sous l'autorité d'un même monarque. La différence entre 1707 et 1603 est qu'il n'y a plus qu'un seul corps politique du nord au sud de l'île de Grande-Bretagne, les quatre

chambres parlementaires nationales s'étant fondues en deux pour siéger à Westminster. Si la légitimité de ce qu'on nomme « Union de 1707 » est matière à interprétation, la communauté qu'elle établit est incontestablement légale, car approuvée par les parlementaires des deux pays et promulguée par la reine Anne. Même si l'économie, les finances et les relations extérieures sont mises en commun, chacune des parties conserve son Église, son droit, sa justice, et son système éducatif. Un point crucial demeure cependant irrésolu, celui de la langue du nouveau couple anglo-écossais. La question est en effet laissée en suspens par un texte de loi établi en deux variantes fort semblables du point de vue de l'expression, l'une étant destinée à l'Écosse et l'autre à l'Angleterre. Les penseurs écossais du XVIII^e siècle vont s'efforcer de résoudre ce problème de dialogue intérieur, sans perdre de vue la nécessité de susciter une voix britannique dans le concert des nations.

Puisque notre objectif est de comprendre plutôt que de juger les acteurs du débat culturel de l'époque, il paraît nécessaire de nous débarrasser des interférences politiques qui entachent trop souvent l'étude du XVIII^e siècle écossais. Au moment où « faire l'Europe » apparaît comme une priorité, il serait abusif de taxer d'assimilationnisme (comme c'est trop souvent le cas) ces penseurs qui s'efforcèrent avant tout de faire naître sur le plan culturel cette Grande-Bretagne que les économistes (l'Écossais Adam Smith en tête) et les politiques avaient établie (peut-être imposée), non pas sous la forme d'un pacte révoquant à tout moment, mais d'une communauté de vie que seul un acte parlementaire opposé permettrait de dissoudre. Le qualificatif d'intégrationnistes leur convient mieux, car leur objectif était de promouvoir le rôle de l'Écosse au sein des nouvelles conditions géopolitiques. On a essayé de montrer ailleurs que cet intégrationnisme, qui s'accompagne en Écosse comme ailleurs d'une passion déjà « romantique » pour le passé national, loin d'être une trahison des clercs, est le signe d'une mutation du patriotisme ancien, et encourage une compétitivité accrue face au colosse anglais. Que le pot de fer ait brisé le pot de terre, ou, pour reprendre l'expression comique d'un écrivain nationaliste, que l'Écosse, se retrouvant à proprement parler « au lit avec un éléphant » [in bed with an elephant]¹, ait été écrasée par le pachyderme reste à déterminer au terme d'un autre type d'analyse. Avant de crier à l'apostasie nationale, à l'irrespect des différences et à la haine de soi, efforçons-nous de comprendre les données du problème, c'est-à-dire de saisir les rapports ambigus qu'entretiennent l'idée de critères objectifs ou de norme (en anglais *standard*) et celle de tolérance.

L'une des caractéristiques essentielles de la pensée philosophique écossaise des Lumières, héritière de Locke et de Shaftesbury à travers les enseignements fondateurs de Francis Hutcheson à l'Université de Glasgow dans les années 1720, est le primat de l'expérience. Ce refus de conformer les idées individuelles à un quelconque a priori rejoint d'une certaine manière l'expérience subjective qui fonde le protestantisme. Mais,

1 C'est le titre du troisième chapitre du recueil de Paul H. Scott, *Towards Independence : Essays on Scotland*.

de même que l'organisation ecclésiastique définie par les réformateurs John Knox et Andrew Melville pour l'Écosse est de type presbytérien, c'est-à-dire fortement centralisateur et autoritaire sous sa détermination synodale, de même la philosophie écossaise du XVIII^e siècle ne rejette les grands universaux que pour exprimer, à la suite de Hume, un doute fondamental et profond à l'encontre des perceptions et des arbitrages individuels. Tout en proclamant le sacerdoce universel des fidèles en bonne orthodoxie calviniste, la *Kirk* ou *Church of Scotland* ménage ainsi un échelon intermédiaire entre pasteurs nommés, et fidèles soumis à l'obéissance, le rang des conseillers presbytéraux (*elders*) qui furent longtemps, dit-on, les véritables détenteurs du pouvoir au sein de l'Église d'Écosse. Le sceptique Hume, élevé dans la tradition presbytérienne du Sud-Est de l'Écosse, illustre une même oscillation entre la reconnaissance du rôle du sujet en matière de goût par exemple, et l'affirmation de la nécessité de fixer une norme universelle. Dans l'essai intitulé « Du critère de goût » [Of the Standard of Taste], après avoir insisté sur le caractère subjectif du beau qu'il définit non pas comme « une qualité intrinsèque des choses » mais comme existant « dans l'esprit qui les contemple, chaque esprit percevant une beauté différente », Hume affirme le « principe d'égalité naturelle des goûts » (Hume, 1963, p. 234-235). Cette tolérance égalitariste hautement proclamée doit sans doute quelque chose à la tournure d'esprit démocratique [The Democratic Intellect] que George Elder Davie définissait comme une des composantes essentielles de la culture écossaise d'après la Réformation (Davie). Mais quelques paragraphes plus loin, le même Hume propose de définir les conditions objectives d'un jugement esthétique non plus individuel et particulier, mais « catholique et universel » (Hume, 1963, p. 237). En définitive, « le véritable critère du goût et du beau » réside dans le « verdict conjoint » de ceux-là seuls qui satisfont aux normes de « délicatesse des sentiments, bonifiée par la pratique, perfectionnée par la comparaison et dégagée de tout préjugé » (*ibid.*, p. 247). On ne sera donc pas surpris, de voir réapparaître ici en pratique l'idée d'un arbitrage synodal, apanage d'une élite éclairée chargée de fixer des normes. On mesure combien les origines philosophiques de l'académisme écossais sont proches des orientations de l'ecclésiologie presbytérienne.

L'observation sociologique permet de comprendre les fondements humains de cette étrange alliance de la philosophie écossaise des Lumières et de l'Église établie. C'est qu'à quelques notables exceptions près, l'élite intellectuelle de l'Écosse au lendemain de l'Union est en grande partie composée de pasteurs. Ce milieu à la fois tolérant et rigide (qu'on songe à l'utilisation dans les paroisses du « tabouret du repentir » destiné à stigmatiser publiquement les pécheurs), égalitariste et méritocrate à la fois, issu de la classe moyenne cléricale, correspond à la tendance dite « modérée » (parce qu'opposée aux excès du fanatisme puritain du siècle précédent) qui triomphe dans l'Église comme dans la société civile aux alentours de 1750. Leur chef de file est le Révérend William Robertson, historien officiel de l'Écosse auprès de la couronne britannique, principal de l'Université d'Édimbourg, élu en 1763 par le synode général [General Assembly] de l'Église d'Écosse à la charge suprême de Modérateur. Tels sont ceux qui s'estiment investis du devoir de guider la société écossaise après le départ successif des rois, de l'aristocratie parlementaire et de la classe politique pour Westminster.

Avec les autres hommes de lettres du parti modéré — “the moderate literati”, pour reprendre l’expression de l’historien Richard Sher —, Robertson se fixe, entre autres tâches nationales, celle de légiférer dans le domaine de l’expression écossaise. Il ne s’agit pourtant pas de reproduire le modèle de l’Académie Française créée un siècle plus tôt dans le contexte politique de la monarchie absolue. La préoccupation normative n’a d’autre motivation ici que de servir au développement des connaissances dans une Écosse désormais intégrée. C’est ce qu’exprime en 1755 la Préface du premier numéro de l’influente *Edinburgh Review* de John Wedderburn à laquelle contribua sans doute Adam Smith. Après avoir rappelé avec une fierté nostalgique les beaux jours de la Renaissance européenne durant laquelle le « progrès [...] des lettres en Écosse fut rapide et remarquable, » Wedderburn décrit la période qui suit comme une ère de « désordre et de violence née des dissensions de la société civile. » Mais l’Union y met, selon lui, un terme « suscitant, développant et encourageant toutes sortes de progrès dans l’esprit d’un peuple naturellement intelligent. » Deux « obstacles considérables » demeurent cependant. L’un d’eux était naguère encore l’archaïsme de l’imprimerie en Écosse. Mais le problème est presque résolu en 1755 en partie grâce au rayonnement des presses Foulis de Glasgow. Le second « obstacle » nous ramène plus directement à notre sujet. Wedderburn le décrit comme « la difficulté de trouver une expression adéquate dans un pays privé de norme linguistique, ou dont la norme est très lointaine. » Le ton de la Préface n’est cependant pas désespéré. Wedderburn compte beaucoup sur une entreprise qui doit, selon lui, « distinguer [l’Écosse] dans le domaine des lettres » :

Toutefois, certains exemples récents montrent que cette difficulté n’est pas insurmontable, et qu’un sérieux effort dans ce sens est susceptible de communiquer aux natifs de la rive septentrionale de la Tweed un style correct, et même élégant².

On peut ne voir dans ce projet qu’une entreprise d’acculturation et d’éradication des langues écossaises, le fer de lance d’une révolution culturelle destinée à parachever une union politique dictée par la crainte d’une contre-alliance catholique et absolutiste. Mais l’ambition des Modérés est plus grande. Le mouvement normatif exprime également la volonté de favoriser l’influence culturelle écossaise au sein du nouvel ensemble britannique et, de là, dans l’Europe continentale et l’Amérique coloniale. Cette influence tant désirée des Lumières écossaises ne fut pas négligeable. Elle fut même assez forte pour susciter l’ironie défensive du pontife de la tolérance, Voltaire, dans une lettre publiée par la *Gazette littéraire de l’Europe* du 4 avril 1764 :

C’est un effet admirable des progrès de l’esprit humain, qu’aujourd’hui il nous vienne d’Écosse des règles de goût dans tous les arts, depuis le poème épique jusqu’au jardinage. L’esprit humain s’étend tous les jours, et nous ne devons pas désespérer de recevoir bientôt des poétiques et des rhétoriques des îles Orcades [...] (Voltaire, vol. XXV, p. 159).

Le vieil homme de Ferney, soucieux de maintenir une prépondérance culturelle française déclinante qui remonte au siècle de Louis XIV, sent bien tourner le vent. L’Europe

2 *Edinburgh Review*, 1 (1755), réédité par Hiroshi Mizuta (éd.), p. i-iii.

est alors à la veille de l'extraordinaire vogue d'Ossian, cet étrange monstre littéraire, né d'une inspiration celtique retrouvée et de préceptes néo-classiques scrupuleusement appliqués, véritable création des lettrés d'Édimbourg par l'entremise de l'obscur James Macpherson. Sans aller jusqu'à parler d'une « aurore boréale » éclairant l'Europe — encore que la métaphore ait été utilisée par le poète écossais James Thomson³ —, on pourrait évoquer, outre le rayonnement de la rhétorique d'Édimbourg, de Glasgow et d'Aberdeen dans les collèges américains (Daiches, 1991), l'immense succès des *Éléments de critique* (1762) de Henry Home, Lord Kames, et des *Leçons de rhétorique et de belles-lettres* (1783) de Hugh Blair (Carboni). Ce n'est donc pas par intolérance (l'inspiration d'Ossian en témoigne), mais par instinct de survie intellectuelle, dans un contexte d'infériorisation subie, que les penseurs écossais fustigèrent comme « scotticisms » les éléments vernaculaires mêlés à l'anglais véhiculaire, cette langue qui devenait de plus en plus prisée dans l'Europe des Lumières et allait être celle de l'Amérique indépendante. Hume, qui se déclarait « malheureux dans son accent » et avouait « parl[er] un dialecte très corrompu de la langue qu'[il] utilis[ait] » (Hume, 1932), propose une liste de ses propres incorrections en annexe des *Political Discourses* de 1752 (Hume, 1826, vol. I, p. 125-129). Première victime de l'intolérance, puisqu'il n'obtint jamais de poste universitaire et dut seulement à ses amis modérés son poste de conservateur de l'Advocates' Library d'Édimbourg, Hume n'est pas ce que l'on pourrait appeler un pourfendeur de l'identité écossaise. Le rayonnement européen du « Bon David » et ses nombreux séjours outre-Manche ne doivent pas faire oublier son refus persistant de s'établir ailleurs que parmi les siens. Ce paradoxe d'une visée à la fois largement universaliste et profondément ethnocentrique est caractéristique du mouvement linguistique normatif et patriotique des Lumières écossaises. Car en fait, le souci de correction qui parcourt tout le siècle à travers des ouvrages, tels qu'*Observations on the Scottish Dialect* (1782) de Sir John Sinclair, ou *Scotticisms Designed to Correct the Improprieties of Speech and Writing* (1787) du poète James Beattie, n'est que la réédition pour le compte de l'Écosse à plusieurs décennies d'écart de l'entreprise des gazettiers anglais du début du siècle, Addison en tête. Il réitère les encouragements et les critiques d'auteurs, tels que Swift dans *Proposal for Correcting, Improving, and Ascertaining the English Tongue* (1712). Or, à partir de 1755, l'Angleterre possède un dictionnaire national, celui de Samuel Johnson. Mais l'ouvrage n'est pas tendre pour l'Écosse qu'il prétend soumettre à la férule anglaise. Certains s'y soumièrent, tel le poète David Malloch qui, voulant s'imposer à Londres, alla jusqu'à angliciser son propre patronyme en un insipide Mallet. Johnson le cite en exemple dans ses *Vies des poètes anglais* (Johnson, vol. III, p. 402) — preuve que l'Écosse a perdu un poète (perte certes très minime d'un obscur rimeur) le jour où Malloch est devenu Mallet. Les théoriciens d'Édimbourg, comme un siècle plus tard le lexicographe américain Noah Webster, auteur du célèbre dictionnaire, refusent cette tyrannie culturelle anglaise.

3 “As from their own clear north, in radiant streams, / Bright over Europe bursts the boreal Morn” (Thomson).

La volonté paradoxale d'autonomie normative des intégrationnistes apparaît très nettement dans les pages de l'*Histoire de l'Écosse* (1759) que William Robertson consacre aux causes et aux conséquences de l'Union des couronnes. Après avoir approuvé la nouvelle structure géopolitique britannique comme l'unique champ d'action assez vaste pour permettre l'expression du potentiel écossais (Robertson, vol. II, p. 292-293), Robertson impute au départ de la Cour pour Londres en 1603 (et non pas à l'Union des parlements de 1707) l'origine réelle de l'inévitable processus de dialectalisation subi par l'ancienne langue écossaise :

La Cour s'étant retirée, il n'existait plus de critère national de bienséance et de correction ; les quelques compositions que produisit l'Écosse furent examinées suivant les normes anglaises, et tout mot ou toute expression qui s'en éloignait de la manière la plus infime, se trouvait condamné comme barbare (*ibid.*, vol. II, p. 303-304).

Derrière l'analyse historique transparait l'appel de Robertson (très inspiré ici par Hume) à substituer à l'arbitrage ancien de la Cour les critères objectifs édictés par une assemblée de lettrés, véritable académie universitaire écossaise, dont le rayonnement, on l'espère, débordera sur l'Angleterre où n'existe pas pareille institution et dont les universités sont en pleine décadence. En perfectionnant le style anglais à l'école des principes de clarté, d'efficacité et de transparence définis à Édimbourg dès les années 1740 par Adam Smith, les Écossais entendent se faire les seuls juges de la nouvelle *lingua franca* transatlantique. En choisissant l'anglais pour communiquer avec le reste du monde, ils ne se muent pas en vils imitateurs de leurs anciens ennemis devenus leurs maîtres, ils pensent avancer dans la recherche de ce que le linguiste Umberto Eco appelle « une langue parfaite » (Eco), c'est-à-dire un outil, certes arbitrairement choisi, mais dont la seule justification est son aptitude parfaite à véhiculer des informations à l'intérieur d'un système préétabli ; en un mot un langage abstrait qui facilite l'information et la communication.

Il nous reste à définir le statut des langues vernaculaires écossaises dans cette perspective universaliste. Le point de vue italien (exposé une fois encore par Umberto Eco) est très éclairant, car il offre l'exemple du choix normatif très précoce d'une *italianità* abstraite, la langue de Dante. Ce choix normatif n'empêche pas une parfaite tolérance de tous les idiomes de la péninsule. De même que la langue de Dante, à la manière d'une véritable utopie linguistique, n'est pas entièrement réductible aux limites géographiques du toscan, l'anglais qu'appellent de leurs vœux les théoriciens écossais n'est ni celui de Londres, ni celui d'une Oxford déchue de ses titres, ni même celui d'une famille royale qui jusqu'au début du XX^e siècle conservera une empreinte d'accent germanique ramené du Hanovre. Le personnel écossais des Lumières n'a pas programmé l'extinction délibérée du *Scots language* ou de la langue gaélique. D'autres vecteurs d'acculturation et d'uniformisation — la diffusion de la Bible des Réformateurs anglais plusieurs siècles avant la profane BBC jusqu'à sa récente ouverture aux « variétés » de l'anglais — sont responsables de leur affaiblissement progressif. Robertson et ses contemporains envisageaient plutôt la coexistence (peut-être impossible au-delà du XVIII^e siècle ?) de l'anglais normatif et des langues vernaculaires. Ils s'inspiraient en cela du modèle grec, rappelant les illustrations du dorique à côté de la langue d'Athènes. Cette affirmation de la no-

blesse antique du *Scots* parmi toutes les langues de l'ensemble anglo-saxon est rapportée au début du XIX^e siècle par le mémorialiste John Ramsay :

Une chanson dans le dialecte du Cumberland ou du Somerset n'aurait jamais pu être acceptable en Angleterre, car elle ne fut jamais dans la bouche de personnages distingués. Alors que, voilà quarante ans, tous les Écossais, du pair du Royaume au berger, parlaient un véritable dialecte dorique (Ramsay of Ochtertyre, p. 19).

Ainsi, tout en encourageant la production en Écosse de compositions « élevées » selon les critères de l'esthétique néo-classique (les piètres tragédies de John Home, et les œuvres poétiques aujourd'hui totalement oubliées de Thomas Blacklock et de William Wilkie), les pasteurs-universitaires (qui parlaient *Scots* en dehors des réunions de leurs sociétés savantes) accueillirent le poète Burns comme le conciliateur des contraires, capable d'incarner le paradoxe de l'Écosse nouvelle. Burns, qui utilise tous les registres des deux idiomes anglais et écossais, est salué par Henry Mackenzie dans le numéro 97 du périodique d'Édimbourg *The Lounger* (9 décembre 1786) comme « le laboureur instruit par le ciel » [Heaven-taught ploughman]. Le mythe romantique du génie libre et naturel trouve une première incarnation dans une cité qui se veut pourtant l'« Athènes du Nord » au classicisme rigoureux. Les critiques d'Édimbourg, Hugh Blair en tête, avaient déjà étendu les limites chancelantes du canon littéraire, tolérant les singularités d'Ossian au nom de la capacité du prétendu barde écossais à plaire universellement et surtout aux lettrés d'Édimbourg. Désormais, à la place de l'improbable « barbare sublime » (Stafford) et sentimental, pompeusement « canonisé » (Price) par Blair (« Nous pouvons sans crainte lui assigner une place parmi ces œuvres qui doivent demeurer dans les siècles » (Blair, p. 448)), voici un fils de fermier élevé dans la tradition nationale des ballades patriotiques ou licencieuses en langue vernaculaire qui se trouve être en même temps l'héritier direct des belles-lettres d'Édimbourg, un franc-maçon citoyen du monde épris d'universalisme libertaire et de démocratie. Plus tard encore, le très conservateur mais romantique Walter Scott allait devenir, avant Dickens, en même temps que le plus grand auteur classique de la littérature anglophone, un modèle de correction anglaise inspiré d'Addison via Henry Mackenzie⁴, mais qui laisse résonner (et va même jusqu'à parodier parfois) dans ses dialogues romanesques toute la variété des langues écossaises.

Ainsi, dans les dernières années du siècle de l'Union, la synthèse poétique de Burns et les ambitions normatives des « Républicains des lettres »⁵ constituent comme les deux pôles d'un même courant d'affirmation nationale. En nous invitant à penser les rapports ambigus de la tolérance et de la norme, de la quête identitaire et du désir d'intégration, ces tensions difficilement surmontées définissent un modèle original d'expression plurielle. De manière intéressante, c'est sur ces bases théoriques que se fonde la réflexion pédagogique actuelle du Département écossais de l'éducation, l'un des organes du *Scottish*

4 Voir la dédicace qui clôt *Waverley* (1814).

5 Expression empruntée à l'historien Daniel Roche, dans le titre de son ouvrage, *les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*.

Office autonome. La directive de juin 1991 sur l'enseignement de l'anglais aux élèves de cinq à quatorze ans consacre d'abord le principe essentiel de la tolérance des langues minoritaires écossaises et même des autres composantes linguistiques d'une société de plus en plus multi-culturelle. C'est sans doute en raison de l'évidence de la diversité originelle de la culture écossaise (saxonne et celtique à la fois), renforcée par l'immigration massive des Irlandais à la fin du XIX^e siècle et les arrivées plus récentes en provenance d'autres zones géographiques, que l'application de ces principes directeurs est un grand succès de l'Écosse par rapport à ses voisines, l'Angleterre et l'Irlande du Nord. Mais le document ne se borne pas à protéger la richesse de cette diversité. Ses auteurs rappellent en effet la nécessité du recours à une langue de référence, l'anglais normatif, la terminologie utilisée, *Standard English*, en apparence banale, faisant écho ici au *Standard of Taste* de Hume. Ce langage uniforme, par son intelligibilité (qui rappelle d'ailleurs le *perspicuous style* prêché par Adam Smith à ses étudiants dès 1748 (Smith, p. 4)) est conçu comme le vecteur privilégié d'une communication transculturelle réussie. Le texte du *Scottish Office* est typique, car il ne tente pas d'établir de compromis entre l'anglais et les langues vernaculaires ou extérieures au domaine national. Fidèles aux fondements de la pensée écossaise, ses auteurs soutiennent au contraire le paradoxe (peut-être l'utopie ?) d'une expression nationale cohérente et plurielle à la fois, dans laquelle l'anglais sert au dialogue entre les autres langues :

Les professeurs doivent s'appuyer sur cette diversité culturelle et linguistique de l'école en développant la capacité des élèves à écrire et à parler l'anglais normatif comme langue de communication nationale et internationale

[Teachers should build on the diversity of culture and language in their schools by developing each pupil's proficiency in the written and spoken forms of standard English as the language of national and international communication] (The Scottish Office Education Department, p. 59).

Comme on le voit, cette communication efficace qu'appelaient de leurs vœux les rhétoriciens de l'Écosse des Lumières en définissant les critères d'une langue parfaite est encore perçue par les autorités éducatives d'Édimbourg comme un outil indispensable. Dans la tour de Babel de notre village planétaire, ces réflexions anciennes et nouvelles d'une petite nation fidèle à son identité, mais soucieuse aussi de se rendre intelligible pour le reste du monde, nous rappellent qu'en pratique la tolérance est d'abord affaire de simple compréhension mutuelle.

Références

- BLAIR, Hugh, "A Critical Dissertation on the Poems of Ossian, the Son of Fingal", dans *The Poems of Ossian*, Édimbourg, 1812 [1765].
- CARBONI, Pierre, *Adam Smith, Lord Kames, Hugh Blair, et le mouvement des belles-lettres à Édimbourg entre 1748 et 1783. Le rôle de la littérature dans la rénovation culturelle de l'Écosse au milieu du XVIII^e siècle*, Thèse de l'Université de Paris-III, 1994.
- DAICHES, David, « John Witherspoon, James Wilson, and the Influence of Scottish Rhetoric on America », dans John Dwyer et Richard B. Sher (éds.), *Sociability and Society in Eighteenth-Century Scotland*, dans *Eighteenth-Century Life*, 15 (1991), p. 163-180.
- — —, *The Paradox of Scottish Culture : The Eighteenth Century Experience*, Londres, Oxford University Press, 1964.
- DAVIE, George Elder, *The Democratic Intellect : Scotland and Her Universities in the Nineteenth Century*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 1964.
- ECO, Umberto, *la Ricerca della lingua perfetta nella cultura europea*, Roma — Bari, Laterza, 1994.
- HUME, David, *Essays, Moral, Political and Literary*, Oxford, Oxford University Press, 1963.
- — —, « To Sir Gilbert Elliot of Minto. 2 July 1757, letter 135 », dans John Young Thomson Greig (éd.), *The Letters of David Hume*, Oxford, Clarendon Press, vol. II, 1932.
- — —, *Philosophical Works*, Édimbourg, 1826.
- JOHNSON, Samuel, *Lives of the English Poets*, Oxford, Clarendon Press, vol. III, 1905.
- MIZUTA, Hiroshi (éd.), *Edinburgh Review*, 1 (1755), Nagoya, Nagoya University Press, 1975.
- PRICE, John Valdimir, "Ossian and the Canon in the Scottish Enlightenment", dans Howard Gaskill (éd.), *Ossian Revisited*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 1991, p. 109-128.
- RAMSAY OF OCHTERTYRE, John, *Scotland and Scotsmen in the Eighteenth Century*, Édimbourg — Londres, 1888.
- ROBERTSON, William, *The History of Scotland*, Londres, 1761 [1759].
- ROCHE, Daniel, *les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988.
- SCOTT, Paul H., *Towards Independence : Essays on Scotland*, Édimbourg, Polygon, 1991.
- SHER, Richard B., *Church and University in the Scottish Enlightenment : The Moderate Literati of Edinburgh*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 1985.
- SMITH, Adam, *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*, Oxford, Clarendon Press, 1983 (éd. de J. C. Bryce).
- SMITH, Gregory, *Scottish Literature : Character and Influence*, Londres, Macmillan, 1919.
- SWIFT, Jonathan, *Proposal for Correcting, Improving, and Ascertaining the English Tongue*, Londres, 1712.
- STAFFORD, Fiona, *The Sublime Savage : A Study of James Macpherson and the Poems of Ossian*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 1988.
- THE SCOTTISH OFFICE EDUCATION DEPARTMENT, "Curriculum and Assessment in Scotland : National Guidelines", dans *English Language*, 5-14 (juin 1991).
- THOMSON, James, *Autumn*, Londres, 1730.
- VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, vol. XXV, 1875.